1re Année. — N° 25 Dimanche 30 Juin 1872.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de promenade. — Quatre tapisseries. — Couverture au crochet (3 dessins). — Étoile sur tulle grec. — Chapeau japonais (2 dessins). — Blouse paysan. — Toilette de ville. — Toilette de cérémonie. — Rébus.

TEXTE : Explication des gravures. — Économie domestique : Destruction des mouches. — *Courrier de la Mode*. — Les Menus de la saison. — L'Héritière (nouvelle). — De l'emploi des fruits.

MUSIQUE : Berceuse, par Émile Pessard.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriée.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DES MAGASINS DU PRINTEMPS.

1. Toilette de maison. — Jupon de foulard tussor garni d'un haut volant ayant pour tête un biais agrémenté de passementerie. Blouse en bourette agrémentée d'entre-deux de guipure écrue posée à faux et de dentelle assortie; des biais de taffetas assortis à la nuance de la robe sont posés en travers à même l'étoffe, et retenus de chaque côté par un point de piqûre. Ceinture de taffetas et nœuds de taffetas sur les manches.

2 à 5. Tapisseries. — Petits motifs d'un emploi usuel; les couleurs à employer sont indiquées sous chaque dessin.

6 à 8. Couverture de lit au crochet. — Modèle de Mme Thorel, 245, rue Saint-Denis. En donnant ce délicieux dessin, destiné à une couverture de lit, nous répondons au désir de plus d'une de nos lectrices; on nous demandait quelque chose sortant des sentiers connus, pas de rosaces, pas de crochet plein; il fallait trouver, et nous croyons avoir été assez heureux pour réussir, d'autant plus que notre dessin peut servir à deux fins. Pour couverture de lit d'abord, tel est l'usage auquel le destine Mme Thorel; mais si on prend de la ficelle grise ou du fil moche, ou fil bis, on pourra établir un ravissant tapis de table.

Notre dessin 6 représente l'ensemble du tapis; notre dessin 7, la dentelle qui l'entoure; et notre dessin 8, l'un des carrés en grandeur naturelle.

Voici comment l'on obtient un carré : on commence par la croix du milieu, que l'on exécute par des brides; puis on tourne tout autour au point de côtes, en faisant trois points dans un pour les angles aigus et en faisant un point sur deux dans les angles rentrants. Le relief que l'on voit sur les extrémités de la croix s'obtient par des brides longues que l'on exécute dans le cours du travail, en les prenant toutes les cinq dans un même point.

Il suffit d'examiner attentivement notre dessin 8 pour se rendre bien compte du travail de la galerie qui l'encadre et des rosaces qui l'entourent, rosaces qui servent d'entre-deux entre les divers carrés de la couverture. Notre dessin 6 indique clairement la façon de monter et de réunir ensemble les carrés lorsqu'ils sont terminés.

Cet ensemble vous donne un carré de la grandeur d'une housse de fauteuil à peu près, mais comme la disposition est suffisamment indiquée, vous pouvez grandir votre travail en ajoutant d'autres carrés, et lui donner ainsi la dimension désirée.

Quant à la dentelle, je vous renvoie à notre dessin 7, qui la reproduit en grandeur naturelle. Ce dessin vous indique les points de chaînettes ou de brides qui sont nécessaires.

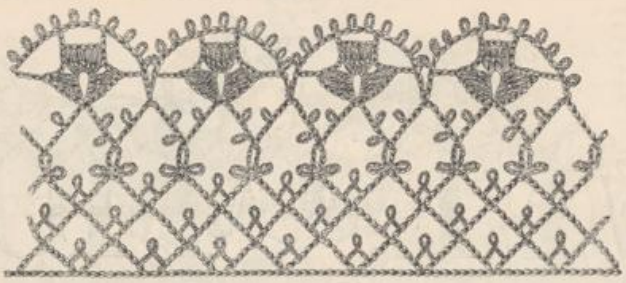
Inutile d'ajouter que le carré, la dentelle et les rosaces de l'entre-deux peuvent s'utiliser séparément et servir à bien d'autres usages.

9. Étoile sur tulle grec. — La broderie sur gros tulle grec offre beaucoup de ressources pour les objets de grande dimension, tels que dessus d'édredon, couverture de lit, rideaux de vitrages et stores. Elle consiste en un ensemble de points de reprise faits dans le sens du tulle. On prend en général du coton mouliné, et on doit passer deux fois dans chaque trou, à l'aller et au retour.

L'étoile portant le n° 9 peut servir de semé pour l'un des objets désignés plus haut; on l'utilisera aussi pour nappe d'autel; on peut la mélanger avec des semés plus petits. On trouvera un choix de motifs variés parmi les petits dessins de broderie sur tulle donnés dans les nos 19 et 21 de la *Revue de la Mode*.

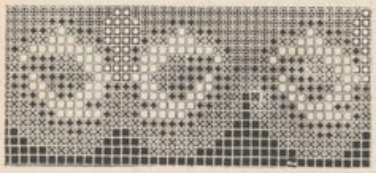
10 et 11. Chapeau japonais pour homme. — Ce cha-

peau que nous avons remarqué dans les magasins du *Louvre* arrivé directement du Japon. Il est en osier très-léger et l'intérieur est doublé de papier noir, mais il est remarquable surtout par l'ingénieuse disposition de sa coiffe, que reproduit notre dessin 11. Cette coiffe consiste en quatre lanières de cuir retenues à l'intérieur du chapeau par de légers clous de cuivre et venant s'adapter à un cercle de cuir, qui se pose comme un bandeau sur les cheveux. Par ce système l'air circule au dessus de la tête, ce qui est très-hygiénique, et le chapeau japonais n'est pour ainsi dire qu'un large parasol qui garantit le front et la nuque des ardeurs du soleil. Messieurs nos fils et messieurs nos maris s'en trouveront fort bien pour la pêche et le jardinage.



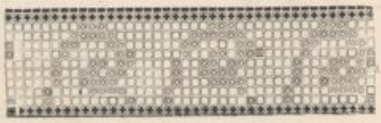
7. DENTELLE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA COUVERTURE AU CROCHET

Modèle de la *Religieuse*, maison Thorel).



2. TAPISSERIE.

✱ Soie jaune d'or. ✕ Havane clair. □ Bleu de ciel. ■ Laine noire. ⊞ Laine vert pomme. ◻ Havane foncé.



3. TAPISSERIE.

■ Laine noire. ✱ Soie jaune d'or. ▨ Laine pourpre. □ Laine bleu de ciel.

12. Blouse paysan. — Costume de campagne et de plage. — Jupon de cretonne écrue, orné de trois volants froncés, dont le dernier à tête. Blouse paysan à triple collet; cette blouse, en toile bleue de roulier, est ornée d'une double rangée de boutons de nacre; nous en publierons le patron sur notre supplément de dimanche prochain.

13. Toilette de ville. — Jupon de taffetas mauve. Tunique et pélerine-cardinal en crêpe de l'Inde gris tourterelle, encadrées d'un velours en bande n° 168, et terminées par une riche guipure assortie de nuance à l'étoffe du vêtement. Chapeau de paille marron agrémenté de velours marron mélangé avec du crêpe de l'Inde entourant la passe du chapeau. Nous donnerons sur notre prochain supplément le patron de cette pélerine-cardinal.

14. Toilette de cérémonie. — Robe de faille vert serpent ornée de volants montant jusqu'à la taille; corsage à basques garni de dentelle; tunique et écharpe en crêpe de Chine d'une nuance assortie au jupon, mais d'un ton plus soutenu. La tunique et l'écharpe sont encadrées d'un bouillonné d'une belle dentelle; l'écharpe se croise sur la poitrine et vient se nouer derrière en un retroussis fort élégant. Nœud et ceinture en soie canaieu assortie aux deux vêtements.

E. BOUGY.

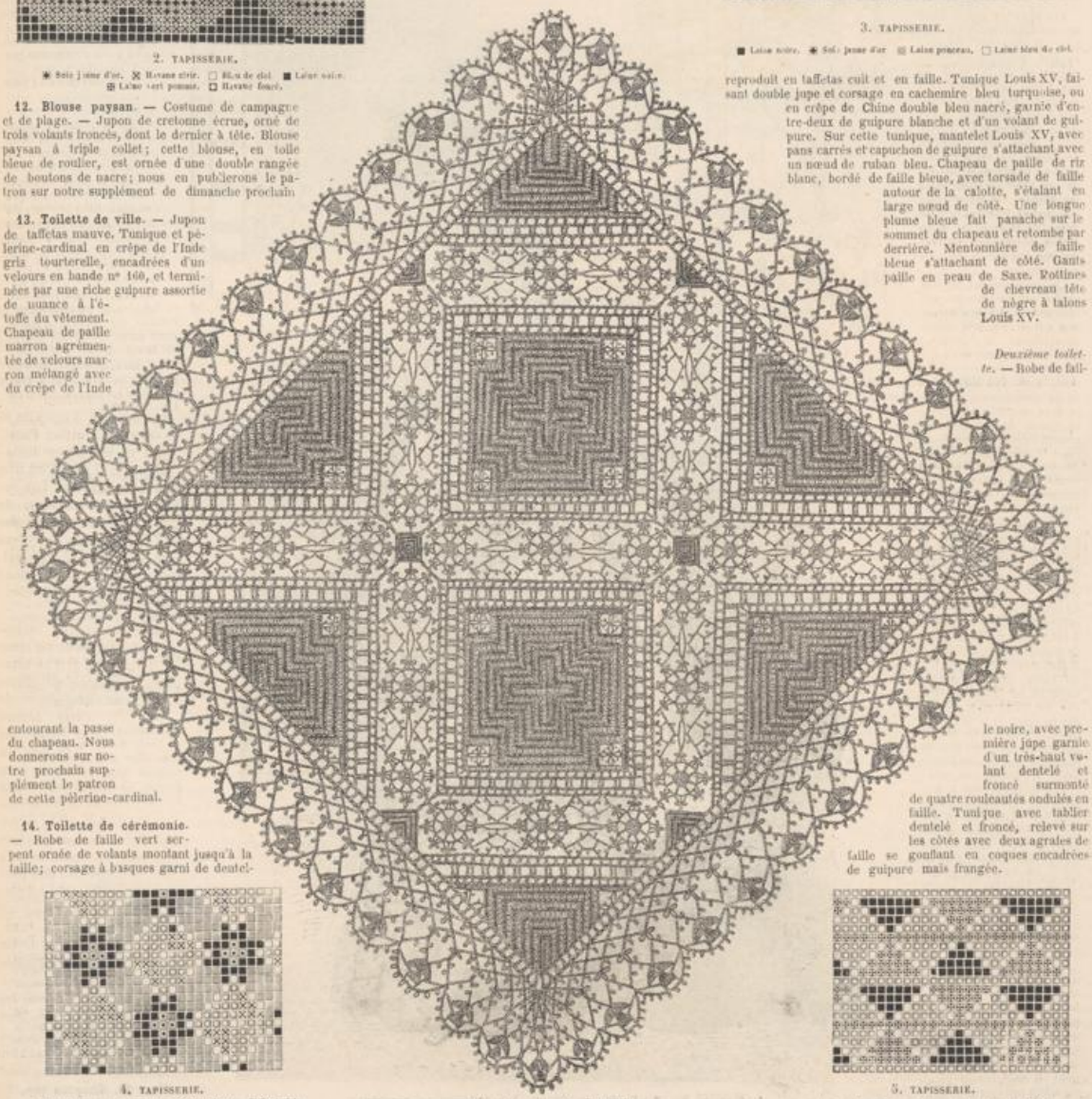
DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Première toilette. — Jupe en foulard tête de nègre, garnie d'un très-haut volant froncé, bordé d'un plissé de quatre centimètres. Un même plissé tombe sur la tête du volant. Cette même jupe se reproduit en taffetas cuit et en faille. Tunique Louis XV, faisant double jupe et corsage en cachemire bleu turquoise, ou en crêpe de Chine double bleu nacré, garnie d'entre-deux de guipure blanche et d'un volant de guipure. Sur cette tunique, mantelet Louis XV, avec pans carrés et capuchon de guipure s'attachant avec un nœud de ruban bleu. Chapeau de paille de riz blanc, bordé de faille bleue, avec torsade de faille autour de la calotte, s'étalant en large nœud de côté. Une longue plume bleue fait panache sur le sommet du chapeau et retombe par derrière. Mentonnière de faille bleue s'attachant de côté. Gants paille en peau de Saxe. Bottines de chevreau tête de nègre à talons Louis XV.

Deuxième toilette. — Robe de faille noire, avec première jupe garnie d'un très-haut volant dentelé et froncé surmonté de quatre rouleautés ondulés en faille. Tunique avec tablier dentelé et froncé, relevé sur les côtés avec deux agrafes de faille se gonflant en coques encadrées de guipure mais frangée.

4. TAPISSERIE.

▨ Havane foncé. □ Jaune d'or. ✕ Vert foncé. ◻ Vert clair. ■ Noir. ✱ Pourpre.



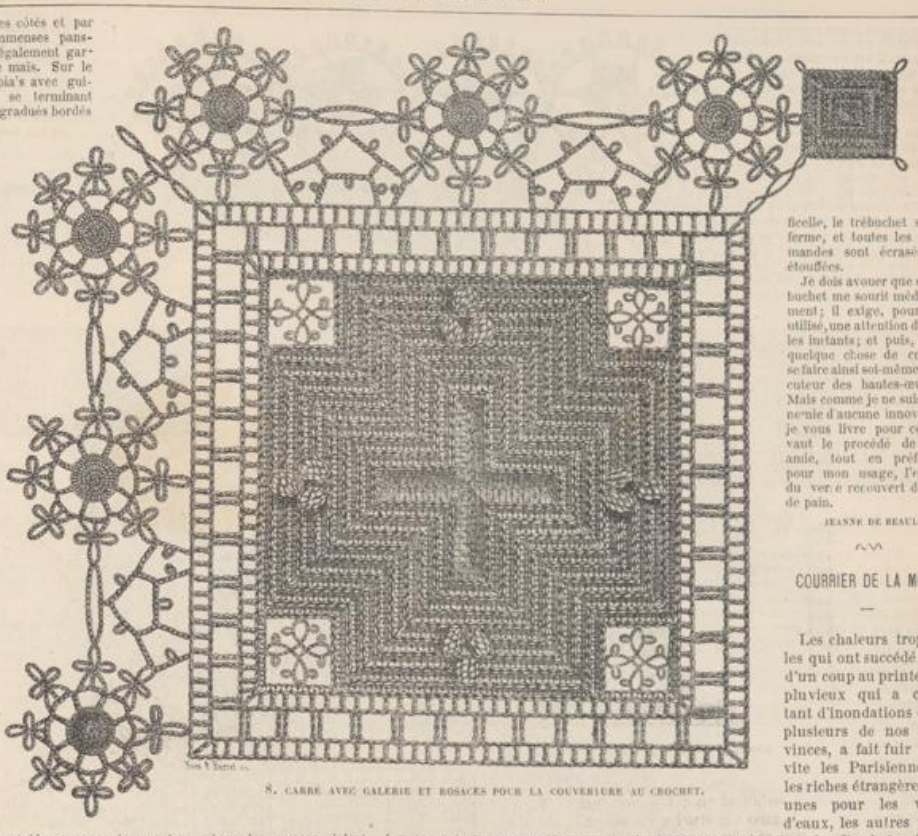
6. COUVERTURE AU CROCHET.

5. TAPISSERIE.

◻ Vert clair ✱ Bleu de ciel. □ Jaune d'or. ■ Noir.

La tunique est fendue sur les côtés et par derrière, et décrit deux immenses pans-écharpe dépassant le volant, également garnis de guipure et de frange mais. Sur le corsage, fichu de faille en bias avec guipure mais. Manches justes se terminant par une série de cinq biais gradués bordés de guipure mais frangée. Collerette de mailles et sous-manches en malines. Chapeau bergère en paille d'Italie, orné de fleurs des champs et de velours noir. Gants de Saxe mais. Bottines chevreau mat, piqué mais, à talons Louis XV, avec nœud de chevreau noir bordé de chevreau mais.

V. DE B.



8. CARRÉ AVEC GALERIE ET ROSACES POUR LA COUVERTURE AU CROCHET.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

DESTRUCTION DES MOUCHES

Les mouches sont le fléau de nos appartements durant l'été; il n'est pas de précaution qui puisse nous préserver de la visite de ces hôtes incommodes; à moins de tenir portes et volets hermétiquement clos et de se condamner à l'immobilité dans une obscurité profonde, on est sûr d'entendre bourdonner autour de soi ces insectes dont les piqûres, quoique légères, irritent au plus haut point l'épiderme et nous font éprouver des sensations qui finissent par devenir insupportables.

Les chimistes ont inventé contre ces ennemis journaliers des engins de destruction qui en réduisent considérablement le nombre; mais ces engins, *mort aux mouches* et papiers chimiques, sont d'un emploi désagréable; presque tous ont pour base des poisons violents. Si la mouche est foudroyée sur-le-champ, rien de mieux; mais si après avoir absorbé la dose mortelle elle reprend son vol pour aller s'abattre plus loin, elle peut déposer ce poison sur nos mains, sur notre figure, ou sur les mets qui se trouvent dans l'appartement : de là parfois un danger réel.

Je trouve dans un ouvrage fort bien conçu et fort bien exécuté, *la Maison rustique des Dames*, un moyen ingénieux de détruire les mouches, sans aucun des inconvénients que je viens de signaler.

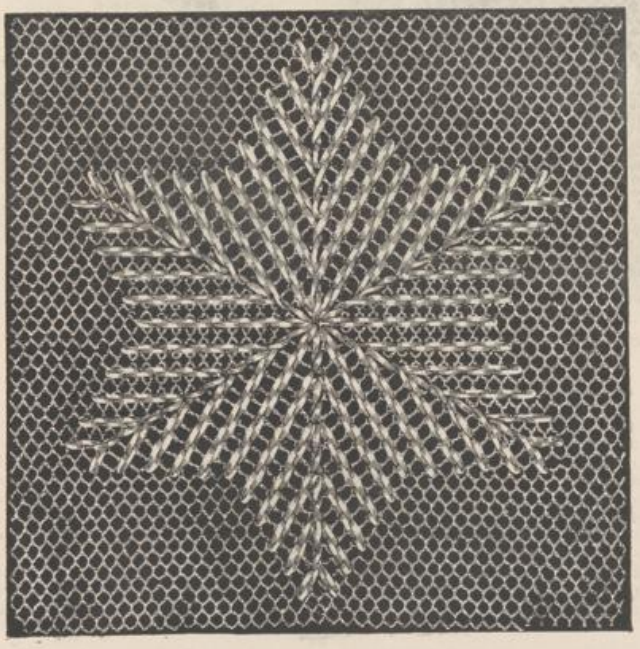
— Prenez un verre à boire, emplissez-le à moitié d'eau, dans laquelle vous aurez fait dissoudre du savon. Taillez en rond une tranche de mie de pain de deux centimètres d'épaisseur, qui servira tout à l'heure de couvercle à votre verre; percez au milieu un petit trou évasé en forme d'entonnoir, la partie la plus étroite se trouvant à l'intérieur et la partie la plus large se trouvant à l'extérieur du verre; enduisez de miel ou de confiture un des côtés de cette tranche de pain; puis posez la tranche sur le verre en le bouchant hermétiquement, sauf le petit entonnoir du milieu; la partie de pain enduite de confiture sera tournée en dedans du verre, regardant l'eau.

Les mouches, alléchées par l'odeur de la friandise, pénétreront dans le verre par le petit entonnoir et tomberont asphyxiées par l'eau de savon, sans pouvoir remonter à l'air libre. — Changez tous les matins votre appareil; ce procédé peu dispendieux vous permettra de détruire d'énormes quantités de mouches; d'autant que vous pouvez multiplier le piége autant de fois qu'il vous plaira.

— Une de mes amies m'a parlé d'un autre appareil à détruire les mouches : c'est un petit trébuchet formé de deux planchettes : l'une, posée à plat sur la table, est enduite de miel ou de confitures; l'autre, dressée à l'extrémité de la première, est garnie d'une ficelle légère dont on tient l'extrémité. Quand les mouches sont en quantité suffisante sur la planchette préparée, on tire la ficelle, le trébuchet se referme, et toutes les gourmandes sont écrasées ou étouffées.

Je dois avouer que ce trébuchet me sourit médiocrement; il exige, pour être utilisé, une attention de tous les instants; et puis, il y a quelque chose de cruel à se faire ainsi soi-même l'exécuteur des hautes-œuvres. Mais comme je ne suis l'ennemie d'aucune innovation, je vous livre pour ce qu'il vaut le procédé de mon amie, tout en préférant, pour mon usage, l'emploi du verre recouvert de mie de pain.

JEANNE DE BEAULIEU.



9. ÉTOLE SUR TULLE GREC.

COURRIER DE LA MODE

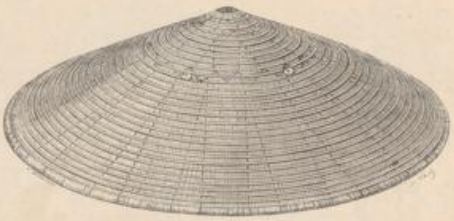
Les chaleurs tropicales qui ont succédé tout d'un coup au printemps pluvieux qui a causé tant d'inondations dans plusieurs de nos provinces, a fait fuir bien vite les Parisiennes et les riches étrangères, les unes pour les villes d'eaux, les autres pour le bord de la mer; celles-ci pour la Suisse, celles-là pour les Pyrénées. Dans huit jours, il ne restera à Paris que ceux et celles qui seront forcément obligés d'y séjourner. Et encore le monde officiel va s'installer à Versailles et dans les environs. C'est une façon tout comme une autre de quitter Paris. Versailles, avec son parc splendide, son château royal et ses vastes boulevards ombragés et aérés, est une élégante villégiature où l'on retrouvera tous les aliments de la vie politique et de la vie parisienne. Les toilettes suivent donc le déplacement général. Toutes sont organisées pour costumes de voyage et de campagne.

La blouse paysan en cachemire pur gris mode, ou en laine beige, sur un jupon gris ou marron, quand la femme est mince et élancée, est très-commode pour voyager. Cette blouse est maintenue à la taille par une ceinture en cuir gris ou marron. Nous ne saurions trop le répéter, ce qui convient aux unes en matière de toilette, enlaidit et ridiculise celles pour qui ces toilettes ne sont pas faites. La blouse est charmante, à la condition toutefois d'être portée par une taille très-souple, sinon, il faut qu'une femme un peu forte se résigne à la tunique princesse, tombant droite devant et seulement gonflée derrière.

Depuis plusieurs années, les femmes grandes et minces sont les privilégiées de la mode. Les toilettes les plus nouvelles et les plus fantaisistes sont faites pour elles. Plus un costume est ornementé, enrubanné et garni

de ruches et de nœuds de rubans, plus elle a grand air et plus elle le fait valoir.

Il faut donc que la femme un peu forte laisse passer tous les costumes gonflés en paniers exagérés, et qu'elle se garde bien de les emprunter à sa voisine. Les costumes dépassant terre allongent les femmes un peu fortes et les amincissent. Les robes princesses et les tuniques polonaises dégagent la taille bien plus que les doubles jupes. Il faut éviter surtout les secondes jupes bridées par devant et se relevant par derrière, qui donnent aux jeunes femmes élancées un cachet élégant, et les relever sur les côtés en leur laissant toute l'ampleur par devant. Ce sont des détails intimes dans lesquels nous entrons, mais qui ont leur point d'utilité.



*10. CHAPEAU JAPONAIS. — MODÈLE DU LOUVRE.

Les magasins du Louvre ont édité pour la saison d'été toute une série d'étoffes nouvelles, d'un bon marché si exceptionnel que nous allons en énumérer tous les prix. Par exemple, de la popeline grisaille, de l'alpaga pur mohair et du mohair argenté très-brillant à 75 *centimes*. De la sultane bengale unie en nuances nouvelles et de l'armure grisaille en toutes dispositions à 1 *fr.* 25. De la popeline pékin fond blanc, du bazin rayé haute nouveauté, de la batiste écrue ou grise grand teint, de la

12. BLOUSE PAYSAN, COSTUME DE CAMPAGNE ET DE PLAGE.

13. TOILETTE DE VILLE.

Modèles de Mme Bérangère-Cavally, 6, boulevard des Capucines.

sultane chinée et du taffetas de mai, tissu uni en toutes nuances à 95 *centimes*.

Ce n'est pas tout, et nous vous indiquons encore du gris de Lyon, grisaille laine et soie et du cachemire uni en nuances nouvelles à 1 *fr.* 95. Puis trois mille pièces de foulardine cachemire, tissu uni très-simple, pour costume complet, à 2 *fr.* 45.

Vous voyez qu'avec très-peu d'argent, une femme intelligente et économe peut organiser des costumes très-élégants et à la dernière mode. Ne croyez pas absolument que les costumes les plus surchargés d'ornementation soient les plus

11. INTÉRIEUR DU CHAPEAU JAPONAIS.

seyants et les plus appréciés. Ce qui plaît, dans une toilette, c'est le charme de la toilette même. On subit de prime abord cette impression charmeresse, sans s'en rendre compte et sans l'analyser. On n'examine rien : ni l'étoffe bon marché, ni le décor reproduit avec l'étoffe même. Mais on trouve le costume ravissant de simplicité et de bon goût.

Mais comment faire tous ces différents costumes, et comment employer les étoffes bon marché que les *Magasins du Louvre* offrent aux mères de famille et aux femmes économes ?

Rien n'est plus facile.

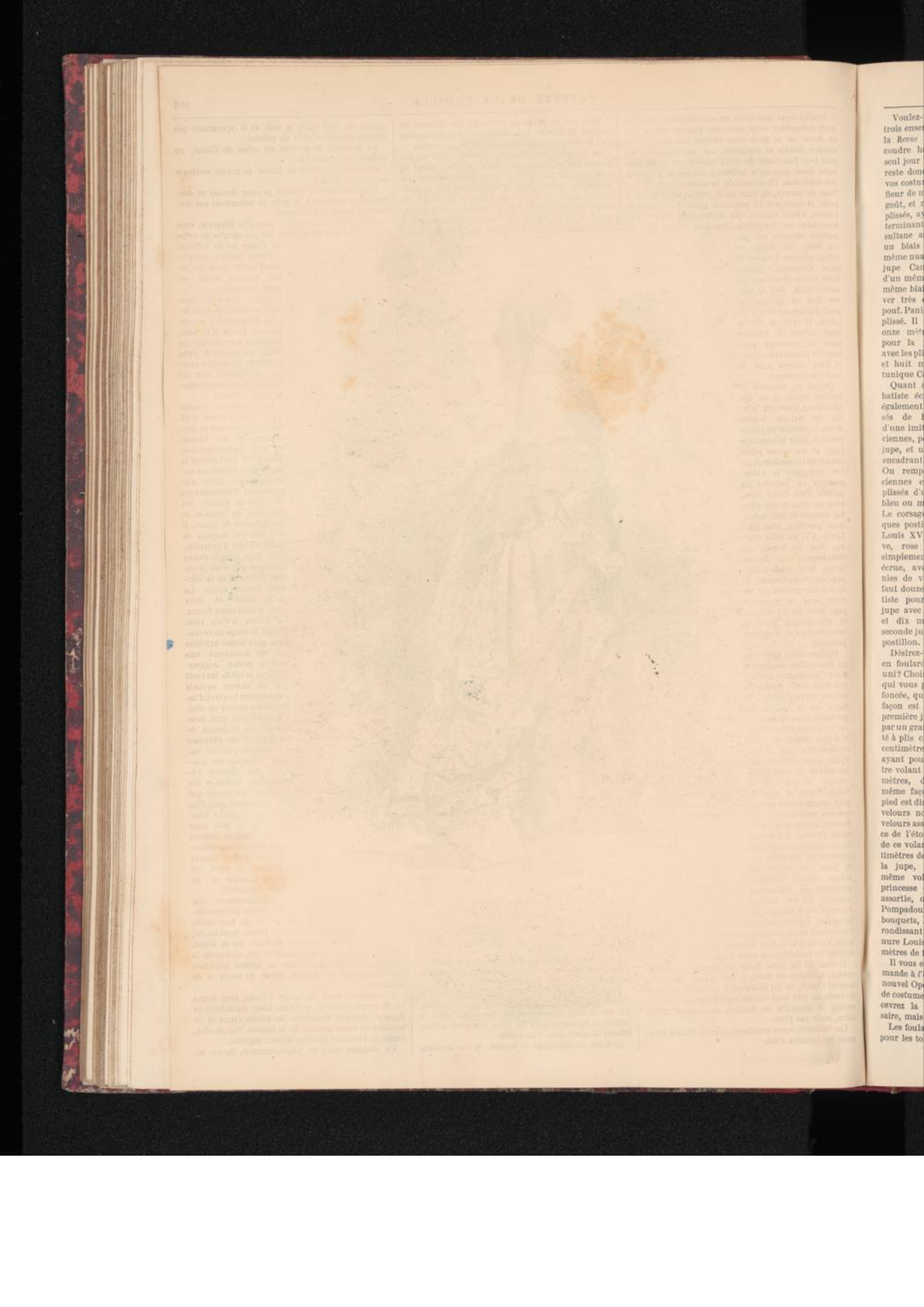
1872 — N° 28

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles des Magasins du Printemps.



Voulez-vous que nous en chiffonnions deux ou trois ensemble? Vous avez des patrons exacts que la *Revue de la Mode* vous envoie, une machine à coudre habile et régulière, qui accomplit en un seul jour l'ouvrage de deux ouvrières; il ne vous reste donc plus qu'à tailler, à coudre et à garnir vos costumes. Choisissez de la sultane vert réséda, fleur de mauve, ou gris perle, cela dépend de votre goût, et mettez à la première jupe trois rangs de plissés, ayant chacun dix centimètres de haut, se terminant en tête plissée, masquée par un biais en sultane assortie ou par un biais de faille de même nuance. La seconde jupe Camargo, bordée d'un même plissé et d'un même biais, doit se relever très en arrière en pouf. Panier encadré d'un plissé. Il faut de dix à onze mètres de sultane pour la première jupe avec les plissés et les biais, et huit mètres pour la tunique Camargo.

Quant au costume de batiste écrue, il se fait également avec six plissés de batiste bordés d'une imitation de valenciennes, pour la première jupe, et un même plissé encadrant la seconde jupe. On remplace la valenciennes en bordant les plissés d'un liséré rose, bleu ou mauve très-pâle. Le corsage se fait à basques postillon, avec gilet Louis XV, en faille mauve, rose ou bleue, ou simplement en batiste écrue, avec poches garnies de valenciennes. Il faut douze mètres de batiste pour la première jupe avec les six plissés, et dix mètres pour la seconde jupe et le corsage postillon.

Désirez-vous une robe en foulardine-cachemire uni? Choisissez la nuance qui vous plaît, tendre ou foncée, qu'importe?... la façon est la même. La première jupe se termine par un grand volant monté à plis creux, de vingt centimètres de haut, ayant pour tête un autre volant de cinq centimètres, disposé de la même façon et dont le pied est dissimulé par un velours noir ou par un velours assorti à la nuance de l'étoffe. Au-dessus de ce volant, à vingt centimètres de distance, sur la jupe, se répète un même volant. Tunique princesse en foulardine assortie, ou en foulard Pompadour à ramages de bouquets, boutonnant très-bas sur la taille, et s'arrondissant des côtés en se gonflant derrière en tournure Louis XV. Il faut environ de dix-huit à vingt mètres de foulard pour cette toilette.

Il vous est du reste facile, en faisant votre commande à *l'Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, de lui indiquer à peu près le genre de costume que vous voulez reproduire, et vous recevrez la quantité de foulard absolument nécessaire, mais pas plus.

Les foulards écrus rivalisent avec la batiste écrue pour les toilettes d'été.

Bien que la mode en prétende, les toilettes en foulard de nuance unie sont bien plus distinguées que les foulards à bouquets fleuris et à ramages.

Ce qui est d'une élégance suprême, c'est un jupon en foulard bleu, rose, maïs ou lilas, garni de volants et de bouillonnés sur lesquels retombe un volant en valenciennes ou en guipure de Bruges. Sur ce jupon, on porte une tunique Louis XV en crêpe de Chine de la même nuance que le jupon, bordé d'un bouillonné et d'un volant de guipure, de valenciennes ou de malines. On peut remplacer les bouillonnés par des ruches chicorée. La tunique se relève derrière et sur les côtés en pouf, avec une écharpe de foulard frangée de dentelle.

Cette dernière toilette est destinée aux lectrices de la *Revue de la Mode* qui recherchent la simplicité luxueuse.

Pour les toilettes Watteau, le fichu qui était la grande coquetterie de nos aïeules et de nos trisaïeules, et qu'elles dégageaient ou fermaient selon la toilette et les sentiments du jour, remplace actuellement la confection d'autrefois.

Le fichu est charmant et seyant. Il est modeste quand on veut qu'il le soit, et il n'engonce pas comme un manteau et un paletot.

La fantaisie le produit en crêpe de Chine, en tulle et en mousseline.

Les fichus en crêpe de Chine de toutes couleurs se divisent ainsi :

Fichu Maintenon faisant le cœur devant et derrière et se croisant à la taille en retombant par derrière en longs pans-écharpe.

Fichu Anne d'Autriche, avec plis draperie, retenus de distance en distance par des agrafes de crêpe de Chine ou de taffetas.

Fichu rosière, simplement carré, dont les jolies femmes tirent un parti ingénieux.

Fichu peplum, pouvant se poser de trois façons différentes : en capuchon Louis XV, avec un gland derrière ou un nœud de ruban à pans flottants; en berthe croisée se rejetant sur les épaules, et en large écharpe pour ceinture.

Les chapeaux, comme nous vous l'avons déjà dit, sont étranges et biscornus, et les formes en sont indescriptibles, quand on veut suivre la mode dans toutes ses extravagances. Elles disparaissent d'ailleurs sous des flots de ruban, des panaches de plumes et des buissons de fleurs. Il y a loin du chapeau de paille d'Italie d'autrefois, orné d'un simple ruban croisé, et qui était le cachet distinctif de la véritable grande dame. La paille valait de deux cents à trois cents francs. Le ruban n'était rien. C'était la coupe de ce chapeau et sa finesse extrême qui lui donnaient une grande valeur. Aujourd'hui on se coiffe tant soit peu en chiens savants J'entends un hourrah d'indignation autour de moi. C'est pourtant vrai, mesdames; les chapeaux de Bobèche et de Paillasse n'avaient-ils pas des rubans de plusieurs couleurs, des plumes s'élançant en flèches et des trainasses de fleurs qui n'en finissaient pas? Tels sont nos chapeaux d'aujourd'hui. Il faut donc apporter dans sa coiffure une certaine circonspection et se coiffer, autant que faire se peut, en femme honnête et en femme du monde.

Voici plusieurs chapeaux ronds qui sont élégants et de bon goût.

Un chapeau de paille de riz, forme demi-haute, avec bords relevés doublés de faille thé et bleue. Torsade assortie, en faille bleue et thé, autour de la calotte, attachant une touffe de grosses jacinthes thé, s'épandant en longue traîne de fleurs et de feuillage.

Un chapeau rond en paille d'Italie, avec larges bords garnis de crêpe de Chine bleu, retombant en écharpe derrière. Couronne de bluets clairs et de boutons de roses autour de la calotte. Sur le côté, touffe de bluets et de roses faisant aigrette.

Un chapeau rond en paille marron, forme re-

14. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DES MAGASINS DU PRINTEMPS.

troussée des côtés, avec velours marron et faille rose. Un nœud rose et marron relève le bord d'un côté et attache un bouquet de plumes marron, avec grosse rose et traîne de boutons.

A huitaine, mesdames. D'ici là, toutes les voyageuses seront aux eaux et sur le bord de la mer.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

AVIS IMPORTANT

Nous prions celles de nos lectrices dont l'abonnement expire le 30 juin, de vouloir bien le renouveler de suite, si elles désirent n'éprouver aucun retard dans la réception du prochain numéro.

Le mode de réabonnement le plus simple et le plus sûr est l'envoi d'une bande du journal, accompagnée du montant de l'abonnement en un mandat sur la poste, ou en un mandat à vue sur Paris.

Nous rappelons à nos lectrices qu'elles peuvent s'abonner à la REVUE DE LA MODE *avec* ou *sans gravures coloriées*.

Le journal, *sans les gravures coloriées*, coûte :

Pour Paris :
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
Pour les départements :
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

Le journal, avec *une gravure coloriée* dans chaque numéro, coûte :

Pour Paris :
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
Pour les départements :
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

Pour l'*étranger*, nous prions nos lectrices de vouloir bien consulter le tarif qui se trouve sur la couverture de ce numéro.

TAPISSERIES EN COULEUR

Le grand succès obtenu par la *Revue de la Mode* nous engage à combler une lacune et à répondre à un désir exprimé par un certain nombre d'abonnées, en joignant au journal quelques jolis modèles de tapisseries en couleur.

Nos abonnées recevront donc, dans le courant de l'année et *sans augmentation de prix*, plusieurs feuilles de tapisseries, imprimées en couleur, d'après des modèles dessinés dans les premières maisons de Paris; car Paris ne redoute plus aujourd'hui la concurrence pour ces beaux ouvrages de tapisserie, dont Berlin avait jadis le monopole.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

MENU D'UN DINER DE 12 A 14 PERSONNES

POTAGE

Potage de riz aux petits pois.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Croquettes d'écrevisses.

RELEVÉ

Rosbif à l'anglaise sauce raifort.

ENTRÉES

Filets de soles cardinal.
Poularde à la Toulouse.
Pains de lapereaux à la gelée.

RÔTS

Quartier d'agneau rôti.
Langue fourrée.

ENTREMETS

Haricots verts à la maître d'hôtel,
Choux-fleurs au jus.
Bavaroise aux fraises.

Ce n'est pas là le dîner de tout le monde; il est joli et bien agréable à manger s'il est bien exécuté.

LE BARON BRISSE.

L'HÉRITIÈRE

I

Aux environs de Tavistock, dans le Devonshire, s'élevait, du temps de la reine Élisabeth, un noble et imposant château nommé Addington-Manor.

Bien que l'époque fût passée où les hauts barons tenaient garnison entre leur épaisses murailles et s'y défendaient parfois contre l'autorité royale, Addington-Manor représentait la véritable forteresse féodale, avec ses ponts-levis, herses, mâchicoulis, tourelles crénelées et fossés profonds. Il est vrai que l'herbe croissait dans le fond des fossés à sec.

La terrible fille de Henri VIII avait achevé l'œuvre de son père, et désormais il n'y avait plus en Angleterre qu'un pouvoir à peine contre-balancé par des Chambres timides.

Le soir descend; l'ombre commence à envelopper les hauts pignons du château et à faire courir des formes bizarres dans les vastes salles. C'est l'heure où les figures des tapisseries de Flandre semblent sortir de leur cadre, et les armures accrochées aux murailles recevoir de nouveau les chevaliers qui feront retentir le cliquetis du fer.

A l'extrémité des appartements d'honneur, il y a une chambre que sir Samuel Addington a toujours affectionnée, en souvenir de sa douce femme Sarah qui mourut en ce lieu. Se sentant saisi d'un mal sans remède, il a voulu être transféré dans cette chambre pour passer du lit de lady Sarah au sein de la région pure où plane l'éternel repos. Près du vieillard est un gentilhomme dont la physionomie sévère et même dure est fortement accusée par la lueur vacillante des bougies. C'est un ami de sa jeunesse, lord Arundel Winbury.

Entre sir Addington et lord Winbury, la vie a mis tout un abîme. Tandis que le premier, entraîné par le nouvel esprit du siècle et poussé par son ardente tendresse pour sa fille Alice, s'était tenu éloigné de la cour, et avait demandé à d'heureuses spéculations dans les Indes l'accroissement de sa fortune, le second, dont les ancêtres avaient été ruinés dans la guerre des Deux-Roses, s'était vu réduit à un mince revenu, à la propriété d'une noire et antique maison à Tavistock, et il avait dû consacrer son épée au service d'Élisabeth, et plier la roideur de son caractère aux caprices du faveri Leicester. Tour à tour il avait fait la guerre en Flandre, en Irlande, en Écosse, en France, partout où, suivant les besoins de sa politique ambitieuse, la reine avait eu, soit à aider des alliés, soit à réprimer des séditions, soit à écraser des ennemis. Lui aussi il avait une fille, sa Margaret, qu'une tante s'était chargée de lui élever pendant que le belliqueux baron vivait sous le haubert.

Que de fois Arundel s'était dit :

— L'heure de la retraite ne sonnera-t-elle donc jamais? Ne me sera-t-il jamais accordé de jouir de la vue et de la société aimable de ma fille? Me faudra-t-il toujours arracher, au milieu des périls ou des sollicitations, un peu d'or à l'avarice de la souveraine?

Depuis la jeunesse, où ils avaient été compagnons d'université, sir Addington avait à peine revu lord Winbury; cependant celui-ci, par son allure martiale, par sa fermeté de principes, lui inspirait une confiance sans bornes.

Un chapelain et un notaire étaient déjà dans la chambre du moribond, lorsque lord Winbury y fut introduit.

A son aspect, sir Addington parut recouvrer toute sa lucidité. Un faible sourire éclaira ses traits. Il dit au notaire :

— Voici l'honorable ami que, dans ma pensée, j'ai désigné pour servir de tuteur à ma fille Alice jusqu'à sa majorité, et pour gérer ses biens avec l'intégrité qui le caractérise. Arundel, n'ai-je pas trop présumé de votre amitié?

L'autre gentilhomme rêva quelque temps, puis répondit :

— Je ne vous cache pas, mon cher Samuel, que j'étais bien loin de m'attendre à cette proposition qui, à l'heure critique où nous sommes, ressemble presque à un ordre. Je ne me dissimule point qu'une tutelle est chose redoutable, surtout pour un homme de guerre qui a plus usé de l'épée que de la plume. Cependant, je ne saurais refuser à la vieille amitié ce qu'elle me demande. Puisque vous le désirez, je serai le tuteur de votre fille.

— Je mourrai donc content, dit sir Addington.

Lorsque le notaire eut écrit cette disposition, et après que lord Winbury eut contre-signé l'acte, le malade invita par un signe les assistants à se retirer; il dit ensuite en baissant la voix :

— Écoutez-moi bien. Voici les clefs de ma caisse, de mes coffres; vous trouverez toutes choses en bon ordre; votre charge n'en sera que plus aisée. A présent, j'ai un aveu à vous faire, un aveu redoutable : ma fille est catholique.

Arundel tressaillit.

— Oui, elle a voulu demeurer fidèle aux convictions de sa mère, et j'ai respecté chez elle ce sentiment, tout en ne le partageant pas. Je n'ignore point votre zèle pour la religion établie; je sais, en outre, quelles lois sévères pèsent sur les papistes... Il faudra donc que vous soyez assez prudent pour cacher au dehors les croyances d'Alice et pour contenir cette enfant dans de sages limites.

Le tuteur fit quelques objections à cet égard; cependant il finit par acquiescer aux vœux de son ami. Pleinement rassuré, ce dernier dit :

— Il ne me reste plus qu'à bénir Alice. Veuillez, je vous prie, la faire appeler.

Au bout de cinq minutes, la jeune fille entra, muette de douleur, les yeux pleins de larmes, ne voyant dans cette chambre en deuil que l'être chéri qu'elle allait perdre.

Ils furent doux, malgré leur tristesse, les adieux qu'ils échangèrent. Sir Addington raffermit le courage d'Alice, lui rappela que son devoir était d'accepter la vie, et lui montra comme un port, dans cette tempête, la protection de lord Winbury.

Alice tourna lentement ses beaux yeux vers le lord, qu'elle ne connaissait encore que de nom.

D'où vient qu'elle frémit et baissa les paupières? Ne voyait-elle ce personnage qu'à travers sa peine filiale? lui semblait-il que cet échange de paternité était une sorte de profanation? ou bien avait-il passé dans son âme un de ces sombres pressentiments qui nous mettent en garde contre l'inconnu?

Elle ne put que s'incliner et promettre soumission entière aux « ordres de milord. »

Le malade lui adressa ses dernières recommandations; tout à coup il cessa de parler : l'âme du bon père avait pris son essor.

II

Nous ne nous étendrons pas sur les scènes déchirantes qui accompagnent la perte d'une personne bien-aimée.

Déjà la nuit était avancée lorsque lord Winbury s'enferma dans le vaste cabinet de travail contigu à la chambre mortuaire, et se mit en devoir d'examiner les papiers du défunt.

Quelle curiosité vague le poussait à cette œuvre? Ne pouvait-il donc attendre que les funérailles fussent accomplies? Était-ce chose si pressée que de se rendre compte d'une fortune qu'on lui avait dit être en bon état?

Lui-même il s'était fait ces objections; mais le démon de la curiosité le dominait, et le lord céda. Tour à tour il ouvrit les tiroirs, où de nombreuses liasses étaient rangées avec ordre. Arundel, qui jusqu'alors n'avait guère exercé les talents d'un administrateur, s'étonnait qu'on pût si patiemment classer et étiqueter une fortune.

Il s'est assis à une grande table de chêne, et il se met en devoir de dépouiller les papiers qu'il y a posés en monceau. Indifférent d'abord, peu à peu il sentit son attention s'éveiller fortement; peu à peu s'agita dans son cœur un intérêt vivace; les prairies fertiles semblaient verdoyer sous ses yeux, couvertes d'innombrables brebis, de vaches grasses et luisantes; les métairies dresser leurs toits de tuiles; les meules de foin s'arrondir et effiler leur cône aigu; les ruches bourdonner; la Tave pousser la roue bruyante des moulins; les chevaux hennir dans les écuries, et les vaisseaux, chargés des épices de l'Inde, fendre les flots de l'Océan qui s'aplanissaient complaisamment

devant eux. Surtout, il fut frappé d'un sentiment indéfinissable, quand il trouva que sir Addington avait laissé, parmi les plus précieux joyaux de sa succession, une bonne partie du district fertile de *South Hams*, surnommé le jardin du Devonshire.

Mille fois il avait traversé South-Hams; mille fois il s'était dit:

— Si l'homme voulait rêver le paradis sur terre, c'est ici qu'il devrait fixer sa vie.

Et ce terroir fécond et riant à l'œil avait eu pour maître sir Addington! et maintenant, tout cela, prairies, maisons, fermes, bois, étangs, troupeaux, tant de biens dont l'énumération seule était fatigante, c'était la part d'une enfant!

Or, il se passa d'étranges choses dans l'esprit de lord Winbury; il y eut en lui une de ces luttes ténébreuses dont l'enfer a le secret.

Le tuteur eût pu se réjouir à l'idée de la noble et large existence qui attendait sa pupille, et se tracer d'avance les joies pures qu'il y aurait pour lui à bien diriger cette orpheline et à la maintenir à la hauteur de sa position sociale. Elle était riche, très-riche; eh bien! il s'appliquerait à lui représenter qu'elle ne devait pas s'enorgueillir du hasard de sa naissance, que la fortune lui avait été confiée plutôt que donnée par la Providence, afin qu'elle en fît le meilleur emploi possible. Il aurait même le droit, avec le consentement d'Alice, de répartir entre les malheureux du comté le superflu des revenus: tous deux ils pratiqueraient ensemble l'intelligente souveraineté de la bienfaisance; lui protestant, il prouverait à la jeune catholique que les doctrines froides et rigides n'avaient pas tari en lui les sources de la compassion, n'avaient pas éteint les rayons de la charité.

Arundel ne se laissa pas aller à ce courant d'idées saines, parce qu'il n'écouta qu'une idée ordinairement bonne, mais qu'il dépouilla de sa sainteté. Il se souvint seulement qu'il était père, et il s'en souvint pour devenir jaloux et haineux. Froissant de ses doigts crispés les titres de rentes et de propriétés, les baux, les créances, il se disait à chaque découverte:

— Cette Alice a autant de trésors que notre glorieuse souveraine!... et ma Margaret ne possède que sa gentillesse et ses beaux yeux!... Cette Alice sera recherchée par les premiers seigneurs de la cour, par des pairs du royaume, quand on connaîtra le chiffre de sa fortune... Elle aura des chevaux splendidement caparaçonnés, des colliers de perles, des écrins de fée, des litières doublées de brocart d'or! et ma Margaret deviendra tout au plus la femme de quelque officier de cape et d'épée ou de quelque obscur révérend!...

Alors, dans le paroxysme de l'envie, il frappa violemment du poing sur la table. Une sorte d'écho répéta la vibration... Lord Winbury prêta l'oreille avec effroi, et, se dressant, il alla écouter à la porte de la chambre obituaire.

Il lui avait semblé que la voix d'Addington venait de se ranimer...

Quelle folie!... Mais non, une voix résonne en effet; c'est celle d'Alice.

Lord Winbury se penche avec précaution et cherche à distinguer quelque chose par le trou de la serrure... Il frémit en apercevant une forme svelte et blanche posée dans l'attitude de la prière. Il écoute, et ces mots arrivent jusqu'à lui:

— Mon Dieu, quelles que soient vos volontés, je m'y soumets. Accordez-moi la force nécessaire, afin que je résiste à une si cruelle épreuve. Je suis bien jeune encore pour avoir tant de douleur. Ah! Seigneur Dieu, ne pourriez-vous me rendre mon bon père au prix de toutes ces richesses que son amour m'a laissées?... Peu m'importerait d'être misérable, de travailler aux champs ou de filer la quenouille, si j'avais la joie de voir de temps en temps ce père chéri que vous m'avez enlevé!...

Un sentiment d'amertume accueillit, dans l'âme du tuteur, cette déclaration si franche et si touchante.

— Ah! pensa-t-il, tu parles ainsi parce que tu n'ignores pas que rien ne sera changé dans l'ordre de la nature; la mort gardera sa proie comme tu conserveras tes biens: tu le sais!...

Au même instant, il entendit une voix grave et un peu cassée, celle de dame Betzy Spairs, la nourrice et maintenant la gouvernante d'Alice, dire, d'un ton de sollicitude et presque de commandement:

— Allons, mon enfant, il ne faut pas vous consumer ainsi en sanglots. Votre noble père vous ordonnerait la modération... Vous avez besoin de repos, venez.

— Ah! Betzy, je ne me consolerai jamais. Je voudrais mourir ici.

— Chère Alice, on ne meurt pas à son commandement; vivez pour garder le souvenir de sir Addington. Puis, vous aurez bientôt une aimable compagne, la fille de votre tuteur, qui est, dit-on, charmante et bonne comme le meilleur froment.

— Mon tuteur!... répéta sourdement Alice.

Et la voix se perdit.

ALFRED DES ESSARTS.

(*A continuer.*)

DE L'EMPLOI DES FRUITS

La plupart des fruits ne nous offrent qu'une jouissance passagère; mais il dépend de nous de conserver ces dons fugitifs de la nature et de multiplier les ressources qu'ils procurent au ménage durant la mauvaise saison.

Rien n'est plus facile, soit qu'on les conserve en leur forme naturelle, soit qu'on les transforme par la cuisson.

Ne souriez pas à ces mots, chère lectrice. C'est là un art que les plus grandes dames du temps jadis ne dédaignaient pas de pratiquer. Sans remonter à la reine Berthe, Mme de Sévigné, qui, certes, n'était point un petit esprit, se plaisait à veiller elle-même à l'aménagement de son fruitier; et de nos jours une femme, qui est l'un des premiers écrivains du siècle, j'ai nomme Mme Sand, ressent autant de joie de la réussite de ses confitures que du succès éclatant de ses livres.

Nous nous proposons de donner pour chaque fruit, au fur et à mesure de sa maturité, des recettes sur les emplois multiples auxquels on peut le réserver pour les jours mauvais. Ce sont là des travaux que la véritable maîtresse de maison doit exécuter ou du moins surveiller elle-même.

Le *sirop de sucre* forme la base de la plupart des recettes que nous publierons; aussi est-il indispensable de bien connaître la manière de le *cuire* et de le *clarifier*. Nous allons donc étudier aujourd'hui le sirop de sucre; la semaine prochaine nous parlerons de l'emploi des cerises.

SIROP DE SUCRE

Clarification du sucre. — Il faut un demi-litre d'eau de fontaine ou de rivière et la moitié d'un blanc d'œuf par kilogramme de sucre.

Vous cassez votre sucre en petits morceaux et vous le tenez à votre portée sur un plateau ou dans un linge blanc.

Vous délayez votre blanc d'œuf avec un verre d'eau, dans une bassine, en ayant soin de bien fouetter le mélange avec un petit balai d'osier ou de bouleau. Ajoutez peu à peu la quantité d'eau proportionnée à votre sucre, en fouettant bien le tout chaque fois que vous mettez de l'eau.

Quand vous avez achevé de bien incorporer la totalité de votre eau avec le blanc d'œuf et que tout le mélange sera bien en mousse, vous y jetez votre sucre concassé et vous mettez votre bassine sur le feu.

Après quelques bouillons, le sucre s'élèvera au point de dépasser les bords de la bassine; pour empêcher qu'il ne se répande au dehors, on l'abat en y versant un peu d'eau froide, et l'on s'empresse d'enlever l'écume qui se produit.

Continuez à ajouter trois ou quatre fois un peu d'eau lorsque le sucre s'élève et écumez chaque fois, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus qu'une petite écume légère et blanchâtre. Vous retirez alors votre bassine du feu; vous prenez une serviette légèrement mouillée, vous l'étendez au-dessus d'une terrine bien propre et vous passez le sucre, qui se trouvera parfaitement clarifié.

Quand le sucre est clarifié, il faut lui donner le degré de cuisson relatif à l'emploi que vous vous proposez. On distingue généralement *six* degrés de cuisson que je vais expliquer.

Sucre au lissé. — On connaît que le sucre est cuit au lissé, lorsqu'après en avoir reçu une goutte sur le pouce, et y avoir joint l'index, on le sépare tout d'un coup; s'il fait d'un doigt à l'autre un petit filet, qui se rompt tout de suite, vous pouvez être sûr que votre sucre est au *lissé*. Si le filet est presque imperceptible, le sucre n'est cuit qu'au *petit lissé*. Il ne faut pas s'aviser, pour faire cette épreuve, de tremper son doigt dans le sucre bouillant; il suffira de tremper l'écumoire dans la poêle, et, l'élevant un peu au-dessus, vous recevrez la goutte de sucre qui coulera du bord sur votre pouce.

Sucre au perlé. — Votre sucre ayant jeté quelques bouillons de plus, vous réitérerez le même essai. Si en séparant vos deux doigts le filet qui se forme s'étend un peu sans se rompre, le sucre est cuit au *petit perlé*.

On appelle *grand perlé* le sucre cuit au point de pouvoir s'étendre entièrement sans se rompre, quoique les deux doigts soient séparés l'un de l'autre autant qu'ils peuvent l'être. On connaît encore ce degré de cuisson à la figure du bouillon: il forme alors plusieurs perles rondes qui paraissent rouler les unes sur les autres.

Sucre au soufflé. — Après quelques bouillons encore, trempez votre écumoire dans le sucre; ensuite, en la pressant à la main, et l'ayant un peu déchargée en frappant sur le bord de la poêle, soufflez à travers des trous, en allant et revenant d'un côté à l'autre; s'il en sort comme une sorte de petite bouteille, votre sucre sera au degré que l'on nomme *au soufflé* ou *au boulé*.

Sucre à la plume. — Si vous laissez cuire votre sucre jusqu'à ce que vous aperceviez, au lieu des perles dont nous avons parlé plus haut, des espèces de bouteilles, qui, après s'être élevées, crèvent tout de suite et laissent échapper beaucoup de fumée, vous pouvez établir que votre sucre est bien près d'être à la plume. Passez alors votre écumoire par le milieu de la poêle; retirez-la, en la secouant fortement en l'air, vous apercevrez votre sucre sous la forme de filasse volante; il sera pour lors *à la grande plume*.

Sucre au cassé. — Pour connaître si votre sucre est au cassé, il faut prendre un verre plein d'eau fraîche; vous y tremperez le bout de votre doigt, que vous plongerez dans le sucre bouillant; vous aurez soin de le retirer bien vite, pour le plonger dans un verre d'eau froide; en froissant le sucre entre vos doigts, si le sucre adhérent se casse en faisant un petit bruit, il sera au cassé.

Sucre au caramel. — Le sucre cuit au cassé s'attache toujours comme de la poix, lorsqu'on en met entre les dents; pour être au degré qu'on nomme *caramel*, il faut qu'il se casse net sous la dent, sans s'y attacher. Ce degré n'est pas facile à saisir, car pour peu que vous manquiez le point requis, votre sucre est sujet à se brûler et n'est plus bon à rien. Il faudra donc être attentif et répéter souvent l'essai sous la dent: dès que le sucre commencera à ne plus s'attacher, il sera au caramel.

Encore un mot: il ne faut jamais laisser l'écumoire dans la poêle au sucre après la clarification, ni après que toute l'écume sera prise; on ne doit pas non plus remuer le sucre, parce qu'il mourrait, c'est-à-dire qu'il diminuerait sensiblement.

Il faut encore remarquer que le sucre que l'on cuit, surtout au cassé et au caramel, monte et retombe toujours: en retombant, vous remarquerez qu'il a laissé sa trace sur les bords de la poêle. La chaleur ferait bientôt brûler le sucre adhérent aux côtés et aux bords de la poêle, et par là gâterait toute la masse du sucre au point de n'être plus bon à rien. Pour éviter cet accident, il faudra avoir à côté de vous une terrine remplie d'eau froide, avec une éponge, et laver très-proprement, chaque fois que le sucre sera tombé, les côtés intérieurs de la poêle.

La publication de l'*Ave Maria* d'Émile Pessard nous a valu un grand nombre de lettres de félicitations. Nous donnons aujourd'hui une nouvelle œuvre inédite du jeune maître; cette *berceuse*, composée sur la délicieuse poésie de M. Oscar de Poli, obtiendra, nous en sommes certains, un accueil non moins favorable auprès de nos lectrices. Le manuscrit nous a été obligeamment communiqué par l'éditeur, M. Alphonse Leduc, 35, rue Le Peletier, si connu pour ses belles publications musicales à bon marché, qui ont vulgarisé chez nous depuis plusieurs années les meilleures partitions des grands maîtres.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

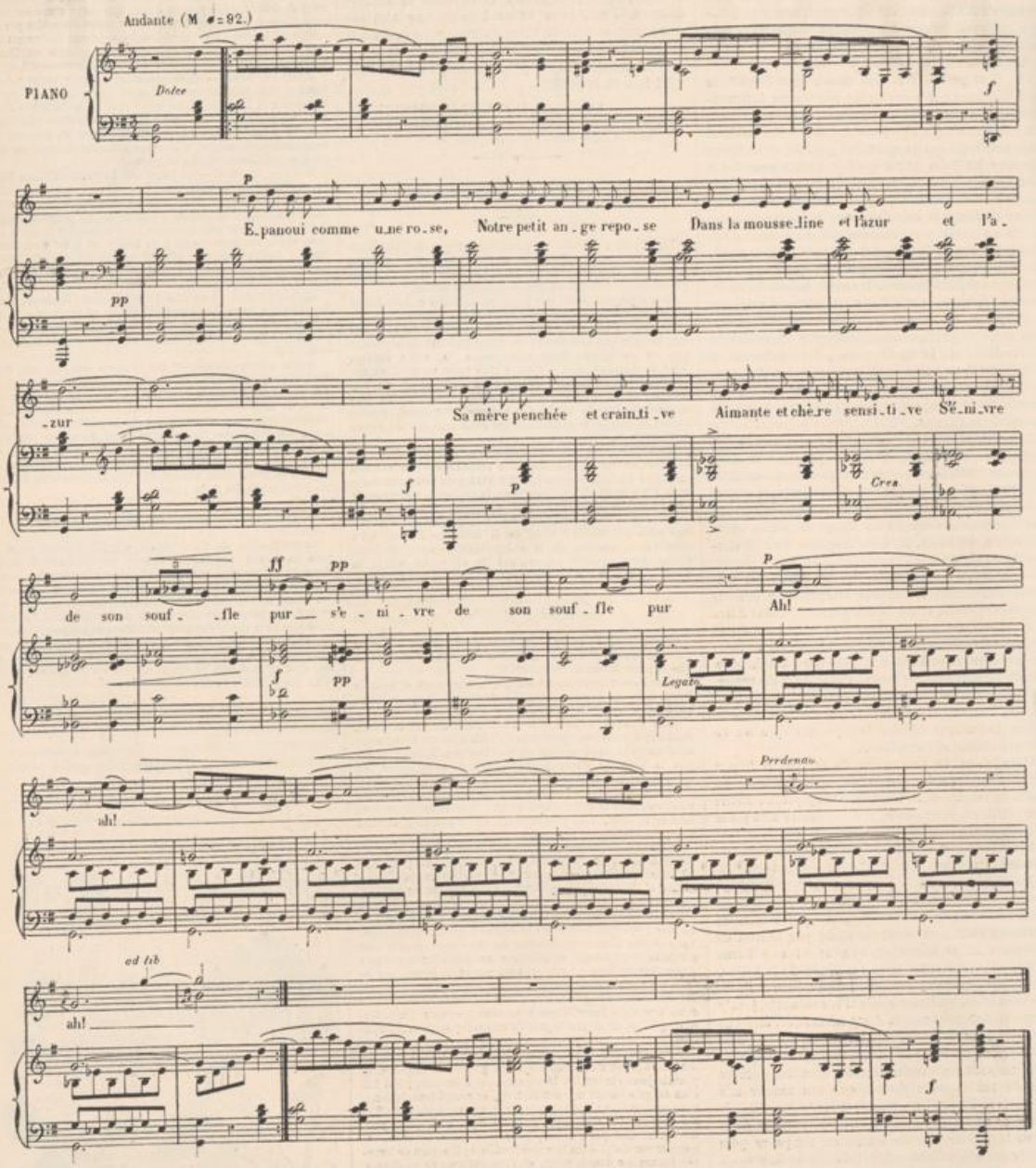
J'ai la prétention d'être assez fort en rébus, et cependant je n'ai pas pu deviner celui de cette semaine.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

BERCEUSE

MUSIQUE
de
ÉMILE PESSARD

PAROLES
du
Vte OSCAR DE POLI



1er COUPLET

Épanoui comme une rose.
Notre petit ange repose
Dans la mousseline et l'azur.
Sa mère, penchée et craintive,
Aimante et chère sensitive,
S'enivre de son souffle pur.

2e COUPLET

Doucement bercé dans les langes,
Il sourit, dans son rêve, aux anges
Qu'il voit passer dans son ciel bleu.
Quel amour on ce cœur de mère,
D'où, sur l'aile de la prière,
Monte un remercîment à Dieu!

3e COUPLET

Dors; dans ta riante innocence,
Dors... Un jour, si dans l'existence
Ton cœur allait se meurtrissant,
Ta mère, sublime et ravie,
Ferait une fleur pour ta vie
De chaque goutte de son sang.